

LA PÉRIODE DE *HASŪM* À DJERBA LA FÊTE DES ÊTRES DE L'AU-DELÀ SUR TERRE

Edina Földessy

Musée d'Ethnographie, Budapest

Dans le monde musulman, comme ailleurs, des phénomènes surnaturels sont associés à des particularités météorologiques caractérisant le temps à certaines périodes de l'année. A Djerba, les êtres de l'au-delà viennent sur terre pendant la période de *hasūm* pour faire la fête¹. Cette période s'inscrit en fait dans une série de jours marqués pendant l'hiver et à la marge de l'hiver et du printemps. Elle s'étale sur sept jours entre la fin du mois de février et le début de mois de mars, d'après le calendrier romain ou julien.

En effet, dans la perception et la division du temps chez les Musulmans, d'origine arabe ou berbère, divers éléments se conjuguent. Ces éléments calendaires, mobiles ou fixes, proviennent de trois traditions différentes: le calendrier musulman, le calendrier romain ou julien et le calendrier grégorien. Au comput en mois lunaires s'attache aujourd'hui une fonction essentiellement religieuse et rituelle: c'est d'après celui-ci que les fêtes musulmanes sont suivies d'une année à l'autre, dans un cycle mouvant. Le calendrier julien sert à percevoir les saisons et, à l'intérieur de celles-ci, à distinguer des périodes ou des jours qui sont considérés comme spécifiques de certains points de vue. Ces périodes ou ces jours sont nommés d'après les faits saillants d'ordre météorologique qui les marquent ou caractérisent. Ainsi, ce calendrier est l'outil essentiel des agriculteurs et des éleveurs. Enfin, le calendrier grégorien, la méthode la plus récente de calcul du temps, sert aux desseins de l'Etat moderne: c'est par celui-ci qu'il s'accorde au système de comput mondial, qu'il gère son administration et la vie publique et qu'il fixe ses fêtes nationales. Ces trois méthodes de calcul se superposent l'une sur l'autre, prêtant parfois à des confusions, surtout dans le cas des deux dernières.

La période de *hasūm* se situe à la limite des saisons hivernale et printanière². Dans la perception des Guellaliens, il s'agit d'un temps très mouvementé: froid et chaleur peuvent se succéder très rapidement, le vent peut souffler très fort. Dans le Maghreb, cette période est perçue un peu différemment; elle est marquée en général par un froid très vif, avec de la pluie et du vent; parfois de la neige et de la grêle. Ce temps est considéré comme dangereux pour les hommes, les animaux et les plantes; ce qui

¹ Sur le vécu et la mémoire de cette période, j'ai mené une enquête à Guellala; village berbérophone de l'île de Djerba (Sud-tunisien).

² Elle est la première période de printemps qui commence le 11^e jour de printemps et finit le 18^e jour.

a pour conséquence de provoquer chez les humains des sentiments d'incertitude, des inquiétudes, des craintes. La renaissance ou le renouvellement de la nature à la fin de cette période lorsque le temps devient printanier est illustré par un dicton de Guellala: après *ḥasūm*, toute la terre change de vêtements³.

Cette période de sept jours est évoquée par les villageois comme une période-limite entre deux mois, février et mars. Même si les villageois ne la situent pas tous à la même période – certains la désignent, en effet, pour fin mars et début avril –, son caractère liminaire domine dans le discours local. Cependant, certaines personnes éprouvaient de l'embarras lorsqu'ils regardaient le calendrier grégorien pour me donner la date exacte de cette période. En effet, la date officielle du *ḥasūm* est le 10 mars (en 1997), date qui ne confirmait pas leur conviction concernant la situation liminaire de la période. En même temps, ils ne cherchaient pas à convertir cette date dans le calendrier julien. Par ailleurs, celui-ci indique que le *ḥasūm* commence le 25 février⁴. Ce fait semble révéler une certaine confusion des deux calendriers (julien et grégorien), et peut-être une nouvelle perception du temps dans laquelle le calendrier grégorien devient de plus en plus dominant au détriment du calendrier julien.

La littérature consultée à la division du temps au Maghreb rapportait peu de données sur la période qui nous intéresse ici. Elle porte essentiellement sur le Maroc avec les travaux de E. Destaing (1905, 1906), de E. Westermarck (1926), de J. Lethiellieux (1948) et de P. Galand-Pernet (1958), et sur l'Algérie avec les travaux de R. Basset (1890) et de M. Serradj (1952). D'après ceux-ci, le début de l'année, une période de froid située à la fin du mois de janvier ou à la fin du mois de février, et le passage entre l'hiver et le printemps ne sont pas perçus d'une façon univoque au Maghreb. Bien au contraire, leur perception montre des variations d'une région à l'autre, d'une communauté à l'autre, de même que les croyances, les rites et les fêtes qui les accompagnent. Evoquons-les brièvement.

Le début de l'année (*ra's al-ʿām*), qui correspond au premier janvier julien (14 janvier grégorien) est souvent marqué par le passage d'une figure féminine, la Vieille d'Ennaïr⁵. Ce personnage est parfois décrit comme un démon ou une ogresse. Cette période, qui peut durer plusieurs jours, est localement marquée par certains rites alimentaires, l'évitement de certains travaux et une sorte de carnaval masqué.

Plusieurs éléments légendaires parcourent les traditions orales maghrébines concernant la période de froid mentionnée ci-dessus: le ou les jours d'emprunt combinés ou non avec les jours de la Vieille ou la figure de la Vieille ou encore avec le jour de

³ *Ba'd al-ḥasūm nahbi aḥwāyigak wa-ʿūm*, littéralement, "après *ḥasūm*, enlève tes vêtements et nage". Ceci se réfère à un changement radical du temps.

⁴ En 1997, le mois de février comptait 28 jours, donc on retrouve une différence de 14 jours entre les calendriers julien et grégorien.

⁵ Nom provenant de Januarius d'origine latine, signifiant janvier.

la chèvre. Tous ceux-ci sont liés au mois de février, expliquant ainsi pourquoi ce mois est plus court que les autres: il a prêté des jours au mois de janvier ou au mois de mars qu'il n'a jamais pu récupérer par la suite.

Cette période de froid montre aussi des variantes quant au nombre de ses jours (1, 5, 7 et 10) et quant à son emplacement. Si elle est placée à la fin du mois de janvier, l'élément légendaire suivant, lié, lui aussi, à une figure de la Vieille, est évoqué: une vieille femme protégeant son unique animal ou son troupeau à l'abri pendant tout l'hiver le fait sortir à la fin de janvier, en s'étant réjouie trop tôt de la fin de l'hiver. Janvier, fâché, emprunte alors un jour à Février et envoie un froid ou fait lever une tempête qui tue ou fait souffrir la Vieille et son troupeau. La nature de cheptel varie ainsi que le jour emprunté, et le 31 janvier peut donc prendre le nom du "jour de la chèvre". D'après Galand-Pernet (1958:78), les représentations possibles – restant cependant hypothétiques – de la figure de la Vieille des deux cas (être surnaturel redoutable, sorcière, ogresse, démon, vieille femme qui a des contacts avec l'au-delà où elle est venue) et celles de la vieille dans la société elle-même (qui est capable de chasser les démons, femme qui assume des rites de magie sympathique), ne reflètent qu'une image floue de ce personnage. Cependant, il faut distinguer les deux figures, celle de la Vieille d'Ennaîr qui est liée uniquement à la période du début de l'année et celle de la Vieille avec son troupeau qu'on retrouve comme protagoniste des deux périodes de froid placées alternativement à la fin de janvier ou à la fin de février. Notons que les Guellaliens ne connaissent pas cette Vieille de la fête du premier jour de l'an, et ne distinguent ces jours de froid au cours du janvier.

Si cette période de froid est placée à la fin du mois de février – et c'est ce qui nous concerne ici –, elle marque le passage entre l'hiver et le printemps. Elle donne lieu à des perceptions plus variées que les deux moments précédents de l'année. Certains récits gardent l'élément de la Vieille et du jour emprunté à Février, cette fois-ci par Mars. D'autres font intervenir un nouvel élément: le vent comme châtiment divin qui a détruit le peuple de 'Ād parce qu'il avait refusé l'envoyé de Dieu, Hūd. Cette période est connue en arabe sous le nom de *ḥsūm ḥusūm* ou *ḥasūm* d'après les variantes locales. Elle peut être aussi appelée *aṣ-ṣanābir*, les vents froids, ou *lyāli ar-rā'i*, les nuits du berger, ou *lyāli al-ʿağūz*, les nuits (froides) de la vieille (Serradj 1952:73). Dans certaines régions, le mot *as-sab'a* est en usage qui se réfère aux sept nuits de la période. Les Berbères du Maroc et les Kabyles de l'Algérie utilisent une appellation particulière: *hayan*, *aheyyan*, *ihayyan* qui indique le nombre 8. En effet, cette période dure sept nuits et huit jours; elle débute et se termine le jour.

Si les croyances concernant la figure de la Vieille trouvent leur racine dans le folklore, le vent comme châtiment divin provient du Coran où plusieurs passages font mention du peuple de 'Ād, de Hūd et du vent destructeur, et où, l'on trouve fixée

la durée exacte de la période⁶. L'expression "les jours de *ḥusūm*" (*ayyām ḥusūm*) dans le Coran a le sens "les jours consécutifs", sous entendu, malheureux ou accompagnés du Mal. Comme Galand-Pernet l'indique, cette période "évoque aussi dans des esprits moins instruits en science sacrée d'autres traditions comme celle du Jugement dernier, châtement divin dont la tempête de 'Ād n'est qu'un préalable, et celle de l'autre catastrophe notoire, le Déluge, qui est aussi une punition céleste" (1958:36). D'autres appellations soulignent également ce caractère macabre: "nuits noires", "jours de mauvais augure", "époque néfaste" (*idem*:69).

Le *ḥasūm* à Djerba

La croyance répandue à Djerba veut que pendant cette période, des êtres appartenant à un autre monde apparaissent sur terre. Ils se distinguent des *djinn*s par leur nom, leur taille, leurs activités et leur origine. En conséquence, l'attitude des humains vis-à-vis d'eux montre également des particularités.

Cette période est appelée *aḥsūm* ou *ḥasūm* dans le dialecte arabe local ce qui rejoint une des appellations répandues au Maghreb. La racine *HSM* a diverses significations: "couper, déduire, défalquer, escompter, retrancher, trancher" en arabe littéraire et "couper, retrancher" en dialecte (Beaussier 1958:203). Toutes ces significations ne semblent pas être révélatrices pour notre sujet. L'appellation en berbère est *imbarken*, de l'arabe *baraka*, qui signifie bénédiction divine. Dans la littérature consultée en la matière sur le Maghreb, je n'ai trouvé aucune indication à ce nom berbère à l'exception de l'ouvrage de Combès, Combès et Louis sur le travail de la laine à Djerba (1946). Les auteurs rapportent que les femmes djerbiennes appellent cette période, par antiphrase, *el-mbārkin* signifiant les "(jours) bénis" (1946:59). Ils évoquent également l'appellation *l'mebrūkāt* (1946:59, note 20). Or, d'après mes observations, c'est le mot *imbarken* qui est d'usage unique et répandu, au moins à Guellala.

Les deux appellations en arabe et en berbère sont utilisées pour désigner non seulement la période de sept jours, mais aussi les êtres d'un autre monde qui apparaissent pendant cette période. Ces mots sont donc en même temps le nom propre de ces êtres au collectif. Les villageois les utilisent en fonction de leur usage préférentiel de l'une ou de l'autre langue. Combès, Combès et Louis ne mentionnent aucunement ce deuxième sens du nom.

Quant à leur apparence, les *imbarken* sont semblables aux humains: ils appartiennent aux deux sexes et à tous les âges. Un de leurs caractères spécifiques réside dans leur taille: ils sont tout petits, ce sont des êtres nains. Les adultes ne dépassent pas vingt centimètres, tandis que les enfants atteignent la moitié des précédents.

D'après la plupart des Guellaliens, les *imbarken* apparaissent sur terre essentiellement pour faire la fête: en premier lieu, ils célèbrent des mariages, puis accomplissent

⁶ Voir récapitulatif de l'Encyclopédie de l'Islam sous le titre de 'Ād.

la circoncision de leurs enfants. D'après un rapport plus nuancé fourni par un interlocuteur masculin, les *imbarken* vivent leur vie entière pendant sept jours, chaque jour correspondant à un événement ou à une phase de la vie humaine. 1^{er} jour: naissance; 2^e jour: circoncision; 3^e jour: jeune âge (puberté?); 4^e jour: mariage; 5^e jour: devenir père; 6^e jour: âge avancé; 7^e jour: mort. On constate que ces cycles de vie sont propres aux hommes (circoncision, statut de père). Dans ce discours, les *imbarken* sont donc masculinisés, ce qui peut refléter non seulement une interprétation personnelle, mais aussi la valeur sexuée de la société musulmane (patrilinéarité, patrilocalité, autorité masculine). Ces cycles de vie de sept jours continuent tout au long de l'année, mais, les *imbarken* reviennent sur terre pendant cette période précise. On ne sait pas où ils demeurent le reste du temps, sous la terre ou dans les cieux.

Si les Guellaliens ne donnent pas de nom propre à chacun des sept jours des *imbarken*, on en trouve l'exemple dans la tradition musulmane: *Sinn*, *Sinnabar*, *Wabr*, *Amir*, *Mu'tamir*, *Mu'allil*, *Mutfi' al-ġamr'*. R. Basset (1890) indique que certains de ces noms se réfèrent, sans doute, à des légendes, mais il n'en cite aucune.

La tradition orale guellalienne se montre incertaine quant au partage de ces sept jours entre les deux mois: trois ou quatre jours à la fin du mois de février et quatre ou trois au début du mois de mars. D'après la littérature, la même incertitude peut être attestée à une échelle plus large ce qui implique également les glissements de la date du commencement de la période⁷. Des variantes s'ajoutent à la croyance générale guellalienne, notamment que les *imbarken* passent trois jours dans la mer et quatre jours sur terre, ou sept jours entiers dans la mer et autant sur terre.

Quant à l'origine des *imbarken*, aucun récit commun ne m'est parvenu. Cependant, j'ai retrouvé le récit-modèle de *hasūm* se référant à un vent destructeur. Ce récit fut rapporté par un vieux potier, renommé localement pour ses connaissances dans les affaires de religion. "Autrefois, il y avait un roi, Šeddeda Ibn 'Ād qui régnait à l'Orient, il y a très longtemps. Il dit au peuple: "Si vous m'obéissez, on vous construira le Paradis sur terre." Son peuple y consentit. Ensuite, il leur construisit 'Ād, un grand château. On ne sait pas combien de pièces il y avait là-dedans et combien de couloirs, Dieu seul le sait ... Le jour où la construction fut terminée, Šeddeda Ibn 'Ād y entra, et avec lui ses soldats. Il fit deux ou trois tours là-dedans, lorsqu'un vent occidental vint, on dit un vent impétueux. Ce vent s'éleva sur eux, il les enterra, les soldats et le roi. Ils moururent tous ensemble. ... Qui vit une fois cette place dit qu'il n'en a pas été créé de semblable en aucun pays, ni en Europe ni chez les Arabes, ni

⁷ Les significations sont "panier de couvercle"; "intensité du froid"; "sorte de petit quadrupède, à poil gris, sans queue"; "qui commande"; "qui est commandé"; "qui boit coup sur coup"; "qui éteint la braise" (R. Basset 1890:152).

⁸ Voir Galand-Pernet 1958:60, notes 3 et 4.

ailleurs. Voici l'histoire entière, chez les Arabes, des sept jours dans l'année lorsqu'il y a un vent tempétueux. Ça s'est passé comme cela."

Ce récit évoque la figure d'un roi puissant promettant à son peuple un Paradis sur terre. Implicitement, c'est l'orgueil du roi qui provoque une réponse céleste sous forme d'une punition destructive par un élément naturel. Nous trouvons une allusion au peuple de 'Ād dans le nom du château, mais pas à l'envoyé de Dieu, Hūd. Bien que l'informateur évoque ce récit en tant qu'explication des *imbarken*, la question de l'origine des petits êtres de l'au-delà, comme celle du lien direct entre eux et le contenu du récit, nous semble rester ouverte.

Deux autres récits guellaliens concernent les *imbarken*. Dans le premier, on trouve un *imbarken* a pris la forme d'une grenouille enceinte. Une femme qui lave son linge près d'un puits l'aperçoit et se demande quand elle enfantera. La grenouille vient chez elle la nuit et met au monde ses petits en compagnie de la femme. En même temps, une autre grenouille apparaît et demande à la femme de lui apporter trois choses: un peu de laine sans poids, un peu de *khof*⁹ sans le sceau de Suleymān et un peu de *zummita* (nourriture locale traditionnelle) sans sel. Elles font une fête la nuit, mangent et boivent bien. Le lendemain matin, la femme se rend de nouveau au puits pour laver son linge et y retrouve la grenouille qui, elle aussi, lave ses affaires. La femme lui fait remarquer que les sept jours après l'accouchement [pendant lesquels il ne faut pas travailler] ne se sont pas encore passés. La grenouille lui demande comment elle est au courant de son accouchement. La femme précise qu'elle l'a vu de son œil droit. La grenouille la rend alors aveugle de cet œil.

Cette histoire nous révèle un contact entre deux mondes par lequel l'acteur humain et l'être de l'au-delà peuvent partager des moments de leur vie (accomplir des tâches domestiques, vivre et fêter ensemble l'enfantement), et cela, sans aucune crainte. L'histoire révèle aussi, que malgré ces moments de rencontre et d'entente entre les deux mondes, cette relation présente un danger pour l'humain du fait que les intentions de l'au-delà lui sont insaisissables. La grenouille, en plus de se doter de la capacité de parler et de se comporter comme les humains, donne des signes évidents de son appartenance. En effet, les choses qu'elle demande à la femme, en sont révélatrices. Suleymān dont le sceau ne doit pas être figuré sur un objet, est en quelque sorte le roi des djinns. La grenouille refuse ce signe. Notons qu'un noyau de dattes par exemple sur le dos duquel on voit un petit cercle est porteur du signe de le sceau de Suleymān – comme on me l'a montré à Guellala. On peut se demander si c'est la crainte de son "maître" ou la non-reconnaissance de celui-ci qui est derrière ce refus de la grenouille. Est-ce une façon de marquer sa différence par rapport aux djinns qui sont soumis à Suleymān? La *zummita* sans sel est plus révélatrice encore: la nourriture sans sel est par excellence la nourriture des djinns. La *zummita* est un mélange

⁹ Poudre noire pour le maquillage des yeux.

d'orge grillé et broyé avec des ingrédients divers (épices, peau d'orange, sel) auquel les Guellaliens ajoutent de l'eau et de l'huile d'olive. C'est le repas traditionnel consommé essentiellement le matin, mais aussi en d'autres moments de la journée, en tant que coupe-faim. Il est souvent offert aux visiteurs qui arrivent entre les heures de repas. Quant à la laine sans poids, je n'ai pas trouvé d'explication valable, ni de rapprochement symbolique avec le monde de l'au-delà.

Il est à remarquer que les choses demandées par la grenouille-*imbarken* à la femme relèvent toutes de l'univers féminin par leur usage ou par leur préparation. C'est la femme qui travaille la laine, c'est elle qui utilise le *khol* et c'est encore elle qui prépare la *zummita*. Notons encore que la femme de l'histoire est considérée comme un personnage réel mais décédé, originaire d'un quartier de Guellala. Le puits est localisé dans un autre quartier du village.

Dans le deuxième récit, les *imbarken* se transforment en sept scorpions qui marchent l'un après l'autre, en suivant le plus gros. Ils sont aperçus au milieu de la journée par une femme qui en est effrayée. Les scorpions la tranquilisent en lui disant que, si elle ne leur font pas de mal et les laisse s'en aller, ils ne lui feront pas de mal non plus. Dans cette histoire, le danger mutuel de contact entre les *imbarken*-scorpions et la femme est verbalisé, mais aussi le respect mutuel par lequel on peut éviter ce danger.

Rappelons que dans la partie sud de Djerba, dans la mer, on voit jusqu'à aujourd'hui les ruines d'un fort nommé Borg al-'aqārib, "Fort des scorpions", à propos duquel on raconte l'histoire de sept enfants piqués et tués par ces insectes. Le sens de cette histoire est que le destin est inéluctable.

La vie commune des humains et des *imbarken* sur terre: l'évitement

Comme tous les êtres de l'au-delà (*nās ohra* en arabe et *midden izzan* en berbère), les *imbarken* sont redoutables. Si quelqu'un les dérange, ils peuvent l'attaquer et lui causer des maladies, des accidents, des perturbations mentales. Pour ne pas s'exposer à ces dangers, il faut prendre des mesures de protection ou savoir comment éviter leur contact.

Les maladies que les *imbarken* peuvent causer aux humains sont semblables à celles qu'entraînent généralement les actes surnaturels, c'est-à-dire les opérations des djinns: folie, troubles mentaux, changement brusque de comportement. Les *imbarken* agissent en répondant à une erreur des humains, si ces derniers négligent de se protéger, ou à un acte qui les dérange directement. En effet, on rapporte que lorsqu'un homme croise le cortège des *imbarken* sans faire attention, ceux-ci le punissent en le frappant sur la tête. Ces maladies (surtout la folie) peuvent durer toute une vie ou peuvent se guérir avec le temps (en particulier un changement d'attitude). Nous n'avons pas d'information sur les remèdes à une maladie causée par les petits êtres.

Mais ce qui distingue les *imbarken* des djinns, c'est qu'ils se déplacent surtout la nuit tandis que les djinns peuvent apparaître à n'importe quel moment de la journée.

Le mouvement des *imbarken* correspond au temps de rite qu'ils pratiquent le plus généralement: le mariage. Celui-ci se déroule à Djerba le soir et pendant la nuit jusqu'à l'aube. Les humains respectent le temps d'apparition des petits êtres en se retirant dans leurs maisons à la tombée de la nuit. Ils craignent de les rencontrer lors d'une sortie. On dit qu'on dort beaucoup pendant cette période.

Les témoignages que nous avons pu recueillir portent essentiellement sur le mariage des *imbarken*. Les humains ne sont pas censés voir les petits êtres, mais ils entendent la musique – le battement de tambour (*derbuka*) et le son de cornemuse (*mez-wad*) – qui accompagne le cortège de la mariée vers la maison de son mari. Il est intéressant de remarquer à ce propos qu'actuellement, on n'utilise pas cet instrument de musique dans le cortège nuptial à Guellala. Les humains peuvent aussi sentir l'odeur de l'encens (*bhūr*) brûlé à cette occasion. Le don de voir les êtres de l'au-delà est réservé à certains animaux. L'âne, par exemple, tout comme le cheval ou le mulet, les voit, même lorsqu'ils sont sous la terre: s'il s'arrête brusquement au milieu de la route sans raison apparente, son maître ne doit pas le forcer à continuer puisqu'il devrait croiser alors le cortège des *imbarken*. Il faut donc contourner cet endroit ou attendre patiemment jusqu'à ce que les petits êtres s'éloignent et que l'âne, leur ayant laissé le passage, reprenne sa route. Quant à la capacité visuelle du chameau, les avis sont partagés. D'après les uns, il voit les *imbarken* aussi bien que les ânes, les chevaux ou les mulets; d'après les autres, il ne fait que les entendre. Si les hommes, en général, ne perçoivent leur présence que par l'ouïe et par l'odorat, quelques témoignages rapportent la visibilité des *imbarken*. D'où l'image répandue selon laquelle leur physique, leurs vêtements, leur cortège nuptial avec chameau et baldaquin (*ḡahfa*) correspondent exactement aux caractéristiques du monde humain, à une exception près, leur petite taille.

Les *imbarken* peuvent mener leur cortège non seulement dans les rues, sur les routes ou à l'extérieur du village, mais aussi à l'intérieur d'une maison ou d'un atelier de poterie. Si, effectivement, on les voit ou on les croise quelque part, la plupart des gens choqués de faire face à un phénomène surnaturel, s'enfuient. On entend encore dire que si l'on croise le cortège des *imbarken*, il vaut mieux se coucher par terre et même leur offrir la surface de son corps comme lieu de passage. Cependant, cela constitue l'opinion personnelle d'un seul individu. Il peut aussi arriver qu'un humain croise accidentellement le cortège des *imbarken* à l'extérieur du village. A ce moment, il peut entrer dans un autre monde comme s'il rêvait, et lorsqu'il se réveille, se retrouve au bord d'un puits dans lequel il risque de tomber.

Du fait que les *imbarken* font la fête, ils se présentent toujours en groupe à l'ouïe ou au regard des hommes. Ainsi, ils sont perçus non pas comme des "individus" mais en tant que groupe, communauté ou société. D'ailleurs, leur nom en berbère est une forme collective qui n'existe pas au singulier. On peut s'interroger sur cet élément par lequel les *imbarken* semblent se rattacher en quelque sorte à une autre communauté ou à une "civilisation" ou à un peuple du passé, peut-être au peuple légendaire d'Ad.

Les humains respectent cette période de fête des *imbarken* en ne célébrant aucun mariage. En effet, dans les rares cas que les mariages humains ont été fêtés parallèlement à celui des *imbarken*, les unions se sont mal terminées. La transgression d'une règle provoquant, une fois de plus, la punition.

Les cris d'enfants que l'on peut entendre pendant cette période témoignent de ce que les *imbarken* font aussi la circoncision de leurs enfants. Les humains s'abstiennent alors de circoncire les leurs. La circoncision des gens de l'au-delà est une opération particulière qu'ils peuvent pratiquer occasionnellement aux enfants humains. Ainsi, les mères savent que lorsque leurs enfants pleurent la nuit pendant cette période, il leur est déconseillé d'y entrer dans la chambre et de les consoler, car il se peut que les *imbarken* soient en train de les circonscrire et l'apparition d'une personne provoquerait l'interruption de l'opération avec les dangers qui en découlent. A Guellala, plusieurs hommes, sans pour autant être nommés, sont réputés avoir été circoncis par les *imbarken*.

D'ailleurs, aucun signe de fête humaine n'est donné à ce moment de l'année. Habituellement, les femmes dont le mari rentre après un long voyage ou un séjour à l'étranger font le henné. Pendant la période d'*imbarken*, elles s'y renoncent car les petits êtres n'aiment pas le henné. Comme si c'était une période de deuil où l'on s'abstient de se parer et d'exprimer un sentiment de joie quelconque.

On raconte qu'autrefois les gens ne travaillaient pas pendant cette période. Les portiers n'allumaient pas les fours et les femmes ne filaient pas la laine. Combès, Combès et Louis (1946:59) évoquent la crainte que les fileuses et les cardeuses ne deviennent folles. Cependant, ils n'expliquent pas pourquoi. Certains de mes interlocuteurs préférèrent jusqu'à aujourd'hui s'abstenir de toute activité pendant ces sept jours.

La tradition veut qu'on n'allume pas de bougies pendant la nuit. Cette interdiction, qui avait sûrement un sens dans le passé sans électricité, rappelle la fonction magique du feu dans l'invocation des "génies". Il est par ailleurs considéré dangereux, au Maghreb, de faire des achats ou d'entreprendre un voyage pendant *hasūm*.

La protection des enfants

Ceux que l'on doit le mieux protéger dans une famille sont les premiers-nés des deux sexes. D'après la croyance, ils sont les plus exposés aux dangers causés par les *imbarken*. La tradition veut que les mères attachent une clef en métal au cou de leurs enfants ou en mettent une sous leur coussin pour écarter les êtres de l'au-delà qui la craignent. Sinon, l'enfant peut devenir fou pour toute sa vie. Contre les *imbarken*, on n'utilise pas n'importe quelle clef mais une clef mâle. A Djerba, on distingue une clef mâle (*miftāh mdakkar*) d'une clef femelle (*miftāh unṭa*). Une clef mâle est une clef dont la tige est fermée ; la tige d'une clef femelle est ouverte. On connaît en matière de magie l'importance que l'on donne aux sexes qu'il s'agisse d'un être humain ou

d'un objet¹⁰. On connaît également l'efficacité de la clef et du métal en général pour chasser les djinns¹¹. Aujourd'hui, les mères se contentent de suspendre au cou de leur premier-né une petite clef en or ou une plaquette en argent avec un motif de clef. D'ailleurs, les enfants peuvent porter au cou d'autres objets attachés à une chaîne comme la main de *Fatma*, une représentation d'un œil, d'un poisson, d'une paire de ciseaux, une petite corne d'antilope, une dent de lion, des perles en corail, des coquillages à rayures et de *fessûh*¹². Tous ces objets sont censés protéger l'enfant contre la malveillance humaine ou surnaturelle. Par ailleurs, dans certaines tribus marocaines, on considère que l'enfant conçu ou venu au monde pendant *hasûm* sera malheureux toute sa vie (Galand-Pernet 1958:69).

Autrefois, on ne baignait pas le premier-né et on ne lavait pas ses vêtements. La raison de cette interdiction ne nous est pas connue. On sait par contre, la double facette de l'eau dans le domaine surnaturel. D'une part, l'eau attire les djinns. Ils ont comme lieux préférés les endroits humides: les salles d'eau dans une maison, les puits, les sources ou la mer. Et de l'autre, l'usage de l'eau peut, au contraire, effrayer les djinns. En effet, il était habituel à Djerba de poser un récipient rempli d'eau pure à côté de l'enfant lorsqu'on le laissait seul dans sa chambre. On pouvait aussi laisser de l'eau dans chaque pièce lorsqu'on sortait de la maison, pour écarter les djinns du lieu d'habitation des humains. On raconte encore que si la mère oubliait de protéger son enfant avec de l'eau posée près sa tête pendant la nuit, elle risquait de le retrouver malade, se comportant bizarrement le lendemain matin. Si c'était le cas, il fallait mettre l'enfant dans un couffin en vannerie, le descendre dans un puits, le secouer et prononcer alors les paroles suivantes: "Prends ton enfant et rends le nôtre". Il s'agirait dans ce cas-là d'un échange entre enfant humain et enfant de l'au-delà. La pratique auprès d'un puits rejoint les croyances générales en ce que les endroits humides sont les lieux préférés ou les lieux d'habitation des djinns.

On raconte aussi que les *imbarken* aiment les pièces donnant vers le Sud où ils entrent volontiers. Pour les protéger, les enfants étaient installés dans d'autres pièces pendant cette période de sept jours. Notons que les ateliers de poterie à Djerba sont

¹⁰ A Djerba, on utilise par exemple les épines d'un palmier mâle pour piquer des morceaux de vêtement pris à une personne sur qui on veut effectuer une certaine influence. On dit que les épines d'un palmier mâle sont plus pointues et plus fortes, donc plus efficaces que celles d'un palmier femelle.

¹¹ On pose par exemple une clef en métal sur le ventre d'un défunt pour qu'elle en écarte les djinns qui viendraient prendre ou frapper le corps. Cette clef empêchera aussi le gonflement du ventre.

¹² Mélange de matières odoriférantes provenant de l'étranger (Arabie Saoudite ou France) réputé efficace contre toutes sortes de danger (contre les djinns, le mauvais œil). Son usage est varié: les gens peuvent en porter dans leur poche dans une feuille plastique; les potiers peuvent en brûler dans la chambre du feu avant la cuisson de leurs poteries; les mères peuvent en coller une pincée à une touffe de cheveux de leurs enfants de bas âge; et on peut aussi en attacher dans un morceau de tissu rouge ou orange au cou des animaux (mouton, chèvre).

tous orientés vers le Sud ou vers la Qibla qui est à quelques minutes d'écart de ce point cardinal. Un certain nombre d'apparitions des *imbarken* se révèle aux hommes justement dans ces ateliers. Cependant, les *imbarken* ne cherchent pas le contact avec les humains ; au contraire, ils préfèrent les endroits délaissés ou inhabités.

La nature et les *imbarken*

Parmi les prohibitions ou actes déconseillés pendant cette période, on trouve certains travaux agricoles. En effet, il n'est pas dans les habitudes de planter pendant ces sept jours. Même si cette période coïncide avec la plantation des melons et des pastèques, on attendra la fin de *ḥasūm*. D'après l'expérience personnelle d'un Guellalien qui, ne croyant pas à cette prohibition, planta alors des pastèques, rien ne sortit de la terre. Nous ne savons rien de plus précis sur la cause de cet interdit et sur la nature de son rapport à la terre.

Le peu d'information que l'on trouve dans la littérature sur les interdictions pendant *ḥasūm* concerne cependant le domaine agricole. En effet, on plante les arbres et on les greffe à la fin de cette période (Galand-Pernet 1958:62). D'après certaines traditions, la période est dépeinte plutôt positivement: la sève monte alors dans les bois, tout ce qui vit sort en tout lieu, tout ce qui avait froid se réchauffe (*idem*:83). C'est pourquoi la pluie qui tombe pendant cette période est funeste à l'agriculture, parce que toutes les plantes sont en fleurs (Anonyme 1910:3). Westermarck (1926:176) ajoute, qu'au Maroc, cette pluie salée attaque les plantes. Mais une pluie à la fin de cette période peut remédier à tout le mal. En même temps, l'irrigation des figuiers peut être propice à une bonne récolte (Destaing 1906:246). Toujours au Maroc, une certaine heure pendant cette période est considérée comme très dangereuse: comme on ne sait pas la situer, les agriculteurs préfèrent renoncer aux travaux de jardinage et, dans certaines tribus, à tous les travaux agricoles (Westermarck 1926:176).

Par rapport à la pluie de *ḥasūm*, les Tlemcénienis disent que les portes du ciel sont ouvertes pour donner passage à l'eau (Destaing 1906:244). En effet, il est ancré dans leur mémoire que le Déluge survint pendant cette période. On évite alors de partir en voyage, surtout de faire une traversée maritime puisque la mer est alors extrêmement agitée (*idem*:246). On attache à cette période le jour de la Destruction, lorsque tout l'univers ne sera qu'une vaste mer.

Résumé

Dans cet article, je décris une croyance répandue dans l'île de Djerba (Tunisie) qui ne conserve que quelques grandes lignes de sa force et de sa cohérence au passé. Toutefois, les variantes issues d'une interprétation ou d'une expérience individuelles sont relativement nombreuses, et contribuent, sans aucune doute, à sa revivification et à sa survie. D'après cette croyance, le monde semble se renverser pendant une période de sept jours (*ḥasūm* en arabe), située au tournant de l'hiver et du printemps: des petits êtres surnaturels, appelés *imbarken* en berbère local, apparaissent sur terre

à cette période, et s'approprient des espaces des humains, tandis que ces derniers leur cèdent la place. Les humains et des petits êtres alternent donc leurs activités.

Les données réunies ne permettent pas de définir l'origine des *imbarken* et leur place dans l'univers, mais dans l'image s'y rapportant, plusieurs niveaux de la perception se conjuguent: universel, local, humain et surnaturel. D'une part, les *imbarken* sont le miroir d'une société musulmane avec les fêtes religieuses et sociales, propres à cette société (circoncision et mariage). En même temps, ces fêtes se déroulent conformément aux traditions locales, reflétant ainsi les caractéristiques de la société et de la culture djerbienne. Les *imbarken* fournissent en plus le miroir d'une vie humaine avec les différentes phases de la vie, condensées en sept jours. Ils se dotent également de la capacité surnaturelle de se transformer en animal, gardant cependant certaines particularités humaines: la parole et les activités. C'est à ce moment-là et sous cette forme animalière que le contact des femmes humaines avec les *imbarken* devient possible dans l'imaginaire populaire. Comme faisant partie du monde surnaturel d'où provient leur caractère insaisissable et le danger de leur contact, les *imbarken* provoquent chez les humains une crainte ou au moins un sentiment d'incertitude. Pour vaincre ceci, ces derniers recourent à des pratiques de prévention et de protection relevant d'une stratégie d'évitement ou de la magie.

REFERENCES

- Anonyme. 1910. "L'année agricole chez les indigènes de l'Extrême-sud tunisien". *Revue Tunisienne* 17.3-6.
- Basset, Henri. 1920. *Essai sur la littérature des Berbères*. Alger: Jules Carbonel.
- Basset, René. 1890. "Les jours d'emprunt chez les Arabes". *Revue des Traditions Populaires* 5/5(1).151-153.
- Beaussier, Marcelin. 1958. *Dictionnaire pratique arabe-français*. Alger.
- Combès, J. & André S.-Louis. 1946. "Folklore et Artisanat: autour du travail de la laine (Djerba)", *IBLA* 9.51-76.
- Destaing, Edmond. 1905. "L'Ennâyer chez les Beni Snous". *Revue Africaine* 49.51-70.
- . 1906. "Fêtes et coutumes saisonnières chez les Beni Snous. El-H'ousoum, En-Net'h' et En-Nîsân". *Revue Africaine* 50.244-260.
- Dozy, R. 1961. *Le calendrier de Cordoue*. Leiden: E. J. Brill.
- Galand-Pernet, Paulette. 1958. "La Vieille et la légende des jours d'emprunt au Maroc". *Hespéris* 45.29-94.
- . 1960. "Ayyâm al-'adjûz". *EI* I, 816. Leyde & Paris: Brill & Maisonneuve.
- Lethielleux, J. 1948. "Au Fezzan: le Calendrier agricole". *IBLA* 11.73-82.
- Levi-Provençal, E. 1922. *Textes arabes de l'Ouarghla*. Paris.
- Serradj, M. Benhadji. 1952. "Pratiques saisonnières du Maghreb: L'hiver chez les fellahs tlemcénien". *IBLA* 15.63-78.
- Westermarck, Edward. 1926. *Ritual and Belief in Morocco*. London: Macmillan.